

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1725b : L'héritier de village](#)[CollectionFR](#).
[L'héritier de village : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1729 : L'héritier de village \(editio princeps\)](#)

1729 : L'héritier de village (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

64 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1729 : *L'héritier de village*(*editio princeps*), 1729
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne
Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/881>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *L'héritier de village*, A Paris, Chez Briasson, 1729.

Date1729

GenreThéâtre (Pièce)

Mots-clésEditio princeps

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-
ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim
(CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage
à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

L'HERITIER
D E
VILLAGE
COMEDIE.
EN UN ACTE.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roy
le 19 Aoust 1725,*



A PARIS;
Chez BRIASSON, rue S. Jacques à la
Science.

M. DCC. XXIX.
Avec approbation & Privilège du Roy.



A C T E U R S .
D E L A C O M E D I E .

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Payfan.*

CLAUDINE, *femme de Blaise.*

COLIN, *fils de Blaise.*

COLETTE, *fille de Blaise.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaise.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

La Scene est dans un Village.



L'HERITIER
DE
VILLAGE
COMEDIE.

SCENE PREMIERE

BLAISE, CLAUDINE,
ARLEQUIN.

*Blaise entre suivi d'Arlequin en guesfres,
& portant un paquet. Claudine entre
d'un autre côté.*

CLAUDINE.

EH je pense que vela Blaise.

BLAISE.

Eh ouïy, note femme, c'est
li-même en parsonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous pre-

A

2 L'HERITIER DE VILLAGE

nez bian de la peine de revenir; queu libertinage ? être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoy faire ?

BLAISE.

Eh à voir mourir mon frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian, que ne finit-il donc, sans nous coûter tant d'allées & de venuës ? toujours il meurt, & jamais ça n'est fait; voilà deux ou trois fois qu'il lantarne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lantarnera plus. *(il pleure)*
Le pauvre homme a pris sa secousse.

CLAUDINE.

Helas ! il est donc trépassé ce coup-cy.

BLAISE.

Oh il est encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis ?

BLAISE.

Il est entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça ; ce fera queussi queumi. Il faut considerer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté sa pauvre vie.

BLAISE.

T'a raison, femme, il aimoit trop l'a-

COMEDIE.

3

fure & l'avarice , il se plaignoit trop le vi-
vre , & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref enfin le vela défunt. Parlons des
vivans. T'es son unique Heriquier , qu'a-
tu trouvé ?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh ; baille-moy cinq sols de mon-
noye , je nons que de grosses pieces.

CLAUDINE *le contrefaisant.*

Eh eh eh ; dis donc , Nicaise , avec tes
cinq sols de monnoye , qu'est-ce que t'en
veux faire.

BLAISE.

Eh eh eh ; Baille-moi cinq sols de mon-
noye , te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc , Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet
depis la voiture jusqu'à cheux nous , pen-
dant que je marchois tout bellement & à
mon aise.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture ?

BLAISE.

Oüy , parce que cela est plus commode.

CLAUDINE.

T'a baillé un écu ?

A ij

4. L'HERITIER DE VILLAGE

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ?
ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait ? tenez,
le vela, prenez ; tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépenses cinq sols en porteurs de
paquets.

BLAISE.

Oüü, par maniere de recreation.

ARLEQUIN.

Est-ce pour moi les cinq sols, Monsieur
Blaise ?

BLAISE.

Oüü, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq sols, un Heritier, cinq sols, un
homme de votre étoffe, & où est la gran-
deur d'ame.

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire.

Allons, femme, boute un sols de plus,
comme s'il en pleuvoit. (*Arlequin prend
& fait la réverence.*)

CLAUDINE.

Ah mon homme est devenu fou.

BLAISE à part.

Morgué queu plaisir, alle enrage, alle
ne sçait pas le tu autem. (*tout haut*) Fem-
me, cent mil francs.

COMEDIE. 5
CLAUDINE.

Queu coqalanc ; vela cent mille francs
avec cinq sols à cette heure.

ARLEQUIN.

C'est que M. Blaise m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de son frere le Mercier.

CLAUDINE..

Eh que dites-vous ? le défunt a laissé cent mille francs, Maître Blaise ? es-tu dans ton bon sens ? ça est-il vrai ?

BLAISE.

Oüy, Madame, ça est çertain.

CLAUDINE *joyeuse.*

Ça est çertain ? mais ne réves-tu pas ? n'as-tu pas le çarviau renvarcé.

BLAISE.

Doncement, foyons civils anvers nos parsonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vû ?

BLAISE.

Je leur ons quasiment parlé ; j'ons été chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour notre profit, & je les ont laissé là ; car par le moyen de son tricotage ils raportons encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec

A iij

6 L'HERITIÈRE DE VILLAGE

le grand magot, qui par ce moyen devienra
ancor pu grand, & j'aportons le papier
comme quoi ce monciau du petit & du
grand m'appartiant, & comme quoi il me
fera délivrance à ma volonté du principal,
& de la rente de tout ça dont il a été
parlé dans le papier qui en rend témoi-
gnage en la présence de mon Procureur
qui m'assistoit pour agencer l'affaire.

CLAU DINE.

Ah mon homme ! tu me ravis l'ame, ça
m'attendrit, ce pauvre biau-frere ! je le
pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Helas ! je l'ons tant pleuré d'abord, que
j'en ons prins ma suffisance.

CLAU DINE.

Cent mille francs, sans compter le tri-
cotage ; mais où boutrons-je tout ça ?

ARLEQUIN *consrésaisans leur langage.*

Voilà déjà six sols que vous boutez dans
ma poche, & j'attends que vous les bou-
tiez.

BLAISE.

Boutez, boutez donc femme.

CLAU DINE.

Oh cela est juste ; tenez, mon bel ami,
faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Aussi ferai-je ; je le manigancerai au

au cabaret , je vous rend graces Madame.

BLAISE.

Madame ! vois-tu comme il te porte respect ?

CLAUDINE.

Ca est bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner , Monsieur.

BLAISE.

Monsieur ! ce garçon-là sçait vivre avec les gens de note sorte. J'aurons besoin de iaquais , retenons d'abord cetia , je bariolons nos casagues de la couleur de son habit.

CLAUDINE.

Prenons , retenons , bariolons , c'est fort bian fait mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me sarvir , mon ami , & avez-vous sarvi de gros Seigneurs ?

ARLEQUIN.

Bon , il y a huit ans que je suis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour ? vela bian note affaire je ly baillerons ma fille pour aprentie , il la fera Courisanne.

ARLEQUIN *à part.*

Il sont encore plus bêtes que moi , pro-

A iiiij

8 L'HERITIER DE VILLAGE,
fitons-en. (*ton haut*) Oh laissez-moi faire, Monsieur, je suis admirable pour élever une fille, je sçay lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens; d'ailleurs, je verse à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma sœur; mais si vous me prenez, je lui ferai mes excuses par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui est fait, je suis votre maître, & ou estes mon serviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéissant & très-gaillard Arlequin; c'est le nom du personnage.

CLAUDINE.

Le nom est drole. Parlons des gages à présent. Combien voulez-vous gagner?

ARLEQUIN.

Oh peu de chose, une bagarelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre, ouz en voulez donc lever une boutique.

BLAISE.

Eh morgué, souvians-toy de la richée des cent mille francs, n'avons-je pas des écus qui nous font des petits, c'est com-

C O M E D I E.

me un colombier ça , alons, mon ami, c'est
marché fait ; tenez , vela noute maison ,
allez-vous-en dire à nos enfans de venir. Si
vous ne les trouvez pas , vous irez les
charcher là où ils sont , stapendant que je
convarferons moy & noute femme.

A R L E Q U I N.

Converlez ? Monsieur , j'obéis , & j'y
cours.



S C E N E II.

B L A I S E C L A U D I N E.

B L A I S E.

A H ça , Claudine , j'ons passé dix ans
à Paris, moi. Je connoissons le mon-
de , je vais te l'apprendre , nous vela riche,
faut prendre garde à ça.

C L A U D I N E.

C'est bian dit , mon homme , faut
jouir.

B L A I S E.

Ce n'est pas le tout que de jouir , fem-
me , faut avoir de belles manieres.

10 L'HERITIER DE VILLAGE
CLAUDINE.

Cartainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier de perles, tu feras pour toy à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les perles & les jouyaux ne font rien à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'avons déjà acheté un castor avec un casquin de friperie que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait, je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela; mais c'est l'honneur, la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'Honneur j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

C'a se peut bien; stependant de cette marchandise-là il ne s'en vend point; mais il s'en pard biancoup.

CLAUDINE.

Oh bien donc je n'en vendrai ni n'en perdrai.

BLAISE.

C'a suffit; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & cet là tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame,

là , t'en auras biauoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment , sans en montrer tant , je ne montrerai pas mon honneur.

BLAISE.

Eh morgué tu ne m'entends point ; c'est que je veux dire qu'il ne faut faire semblant de rien , qu'il faut se conduire à l'aise , avoir une vertu négligente , se permettre un maintien commode , qui ne soit point malhonnête , qui ne soit point honnête non plus , de ça qui va comme il peut , entendre tout , repartir à tout , badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tiens par exemple , prend que je ne sois pas ton homme , & que t'es la femme d'un autre , je te connois , je vians à toi , & je batifole dans le discours , je te dis que t'es agriable , que je veux être ton amoureux , que je te conseille de m'aimer , que c'est le plaisir , que c'est la mode , Madame par-cy , Madame par-là , ou estes trop belle , quef-ce qu'on en voulez faire , prenez avis , vos yeux me tracassent , je vous le dis , qu'en fera-t-il ? qu'en fera-t-on ? & pis des petits mots charmans , des pointes d'esprit , de la

11 L'HERITIER DE VILLAGE
malice dans l'œil , des singeries de visage ,
des transportemens , & pis , Madame , il
n'y a morgué pas moyen de durer , boutez
ordre à ça , & pis je m'avance , & pis je
plante mes yeux sur ta face , je te prend une
main , quecuquefois deux , je te sarre , je
m'agenouïlle , que reparts-tu à ça.

CLAUDINE.

Ce que je reparts , Blaise , mais vray-
ment je te repousse dans l'estomas d'a-
bord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Ensuite je devians rouge , & je te dis
pour qui tu me prend , je t'apelle un im-
partinant , un vaurian ; ne m'attaque ja-
mais , ce fais-je , en te montrant les poings ,
ne vians pas envars moi , car je ne sis pas
aisée , vois-tu bian , n'y a rian à faire ici
pour toy , va-t'en , tu n'es qu'un belistre.

BLAISE.

Nous vela tout juste , vela comme ça se
pratique dans noute Village , cet bonheur-
là qui est tout d'une pièce est fait pour les
champs ; mais à la Ville ça ne vaut pas le

diable , tu passerois pour un je ne sçai qui.

CLAUDINE.

Le drole de trafic ! mais pourtant je suis mariée ; que dirai-je en réponse ?

BLAISE.

Oh je vay te bailler le regime de tout ça. Quian , quand quelqu'un te dira , je vous aime bian , Madame , (*il rit.*) ha ha ha , vela comme tu feras. , ou bian joliment , ça vous plaît à dire ; il te repartira , je ne raille point ; tu repartiras , eh bian tope , aimez-moi ? s'il te prenoit les mains , tu l'apelleras badin ; s'il te les baise , eh bian soit , il n'y a rian de gâté ; ce n'est que des mains au bout du compte : s'il t'attrape queuque baiser sur le chignon , voire sur la face , il n'y aura point de mal à ça , attrape qui peut , c'est autant de pris , ça ne te regarde point , ça vient jusqu'à toy , mais ça te passe , qu'il te lorgne tant qu'il voudra , ça aide à passer le tems ; car , comme je te dis , la vertu du biau monde n'est point hargneuse , c'est une vertu douce que la politesse a bouté à se faire à tout ; alle est folichonne , alle a le mot pour rire , sans façon , point considerante , alle ne donne rian , mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça , vela ton devoir de Madame quand tu le feras.

14 L'HERITIER DE VILLAGE
CLAUDINE.

Et drez que c'est la mode pour estre honneste , je varons , cette vertu-là n'est pas plus difficile que la nostre. Mais mon homme que dira-t-il ?

BLAISE.

Moy ? rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toy que je sis obligé de passer mon chemin , c'est mon sçavoir vivre que ça , li aura trop defroidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaise, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en menage; je sis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer femme ? morgué il faut bian s'en garder; vrayment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas , Blaise, comme tu fais, & qui est-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ce ne sera pas moi , je ne sis pas si sot ni si ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne serons que tous deux est-ce que tu me haïras ?

BLAISE.

Oh non , je pense qu'il n'y a pas d'o-

COMEDIE. 15

bligation à ça, stependant je nous en informerons pour être pus sûrs; mais il y a une autre bagatelle qui est encore pour le bon-air: c'est que j'anrons une maitresse qui sera queuque chiffon de femme qui sera bian laide & bian forte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biancoup, & qui ne vaura guere; & c'est-là le plaisir.

CLAUDINE.

Et moy, combian me coûtera un galant; car c'est mon devoir d'honneste Madame d'en avoir un itou, n'est-ce pas.

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oüy trente à l'entour de moy à cause de ma vertu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure?

BLAISE.

T'a raison, femme, je pense itou que c'est de la belle maniere, ça se pratique; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, si je nons pas un amoureux ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian; mais morgué je n'avons pas l'esprit assez ferme pour te permettre

16 L'HERITIER DE VILLAGE

ça, je ne sommes pas encore assez natu-
risez gros Monsieur ; tian passe-roy de
galant, je me passerai d'amoureuse.

CLAUDINE.

Faut esperer que le bon exemple t'en-
hardira.

BLAISE.

C, a se peut bian, mais tout le reste est
bon, & je m'y tians ; mais nos enfans ne
venons point, c'est que noute laquais les
charche, je m'en vais voir ça. Vela noure
Dame & son cousin le Chevalier qui se pro-
menent, je vais quitter la ferme de la cou-
sine, s'ils t'accostent, tians ton rang, fais-
toi rendre la reverence qui t'appartient, je
vais revenir. Si le Fiscal à qui je devois de
l'argent arrive, dis-li qu'il me parle.



S C E N E III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER,
Madame DAMIS.

CLAUDINE à part.

P Romenons - nous itou pour voir ce
qu'ils me diront.

LE

COMEDIE. 17
LE CHEVALIER.

Je suis de votre goût, Madame ; j'aime Paris, c'est le salut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monsieur Damis ne m'a laissé qu'un bien assez en désordre, j'ai besoin de beaucoup d'économie, & le séjour de Paris me ruineroit, mais je ne le regrette pas beaucoup ; car je ne le connois guere. Ah vous voilà ; Claudine, votre mari est-il revenu ? A-t-il fait nos commissions ?

CLAUDINE.

Avec toute permission, à qui parlez-vous donc, Madame ?

Madame DAMIS.

A qui je parle ? à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bien il n'y a icy ni maître ni maitresse.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous ? Que dites-vous de ce discours, Chevalier ?

LE CHEVALIER *riant.*

Qu'il est rustique ! & qu'il sent le terroir !
Eh eh eh...

CLAUDINE *la contrefaisant.*

Eh eh eh, comme il ricanne.

LE CHEVALIER.

Cousine, pensez-vous qu'elle me raille.

B

18 L'HERITIER DE VILLAGE

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc je conclus qu'elle est folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous pardonne à tous deux ; car vous ne sçavez pas ce que vous dites, vous ne sçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma personne, traitez-moy de Madame, demandez-moy comment se porte ma santé, mettez au bout queuque coup de chapian, & pis vous varrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie est divertissant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y songez pas, Chevalier, c'est une impertinente, qui perd le respect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moy la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon encore passe.

CLAUDINE.

Ah ah ah, par ma fiqué ça est trop drole.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raison de son insolence.

CLAUDINE.

Bon , mon mari , Est-ce que je nous sou-
cions l'un de l'autre , j'avons le bel air de
nous ne nous voir quasiment pas. Vous qui
n'avez jamais quitté votre chatiau , cela
vous passe , aussi bian que la vertu foli-
chonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchante , son
extravagance petille d'invention , va ma
poule , va , sans dis , je t'aime mieux folle
que raisonnable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop , ils font envers moi
ce que j'ons fait envers mon homme ; il
me croyons le çarviau parclus : ne leur di-
sons rian ; vela Blaise qui viant.



SCENE IV.

BLAISE , COLETTE ! COLIN ,
ARLEQUIN , & les Auteurs précédens.

Madame DAMIS.

Voilà son mari. Maître Blaise , expli-
quez - nous un peu le procédé de
B.ij.

20 L'HERITIER DE VILLAGE

votre femme. A-t-elle perdu l'esprit? Elle ne me répond que des impertinence.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parfonne ne saluë. (à Claudine) Leur as-tu dit l'heritage du biau-frere.

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bien tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaise, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame, comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air serieux.*

J'examine Blaise, sa femme est folle, je le croy à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils se carrint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En vérité voilà l'aventure la plus singuliere que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponse à ça, je vous dirai d'abord

COMÉDIE. 21

que ça se peut bien ; mais je ne m'en embarrasse point ; car je n'y prends , ni n'y mets , je ne nous mêlons point du tracas de Madame ; c'est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale , accommodez-vous , Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien , cousine , le vertigo n'est-il pas double ; voyons les enfans , je les croi uniformes. Qu'en dites vous , petite folle,

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir , vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER à Colin.

A vous la balle , mon fils , ne dérogez-vous point.

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moy en repos , malapris.

LE CHEVALIER.

Partout le même timbre ! (à Arlequin)

Et toy , belître.

ARLEQUIN contrefaisant le gascon.

Je chante de même , c'est-moi qui suis le précepteur de la famille.

BLAISE.

Les voici bien ébaubis , je m'en vais ran-

12 L'HERITIER DE VILLAGE.
ger tout ça. Madame Damis, acoutez-moy, tout ceci vous ranvarse la çarvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & voute cousin. Oh bian de cette egnime en vecy la clef & la serrure. J'avions un frere, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Nouvelle vision. Eh bien ce frere?

BLAISE.

Il est parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture?

BLAISE.

Dans la voiture del'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien bon voyage; mais changez-nous de vertigo, celui-cy est triste.

BLAISE.

La fin en est plus drole. C'est que ne vous en déplaise, j'en avons herité de cent mille francs sans compter les brouilles: & voilà la preuve de mon dire, *signé*, Rapin.

COLIN *riant*.

Oh oh oh, je ferons Chevalié itou moy.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queuc.

ARLEQUIN.

Pour moy je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *après avoir lu à Madame Damis.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, cousine ; je connois ce Rapin & sa signature, voilà cent mille francs, c'est comme s'il entenoit le coffre, je les honore beaucoup, & cela change la theze.

Madame DAMIS.

Cent mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sou. (*à Blaise*) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime, le joli Cavalier, la charmante Damoiselle; que d'éducation ! que de graces & de gentilleses.

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE *faisant la reverence.*

Monsieur, vos graces l'emportent ! ur

24 L'HERITIER DE VILLAGE
les nostres , & j'avons encore plus de re-
connoissance que de mérite.

LE CHEVALIER *saluē.*

ARLEQUIN.

Et vous , Colin.

COLIN *saluans.*

Monsieur , je suis de l'opinion de ma
sœur , ce qu'elle a dit , je le dit.

ARLEQUIN.

Colin ; fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de repetitions plus spiri-
tuelles ; vous m'enchantez , je n'en ai
point assez dit , cent mille francs , capde-
bious , vous vous moquez , vous êtes trop
modestes , & si vous me fâchez , je vous
compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme , entens-tu les astres ?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame , je la supplie seu-
lement de me recevoir au nombre de ses
amis , tout dangereux qu'il est d'obtenir
cette grace ; car je n'en fait point le fin :
elle possède un embonpoint , une majesté ,
un massif d'agrément , qu'il est difficile de
voir innocemment. Mais baste , il m'arri-
vera ce qu'il pourra , je suis accoutumé au
feu ; mais je lui demande à son tour une
grace. Me l'accorderez-vous , belle per-
sonne.

sonne? (*Il lui prend la main qu'il fust
semblant de vouloir baiser.*)

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

He bien, baissez, ce n'est que des mains
au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers
Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la Cousine.
Allons, Madame Damis, avancez; j'ai
mesuré le terrain, à vous le reste. (*tom-
bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai
mon dessein; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *présentant la main à
Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez, je
ne suis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi non plus, Madame Claudine, je
suis ravie de votre fortune, & je vous ac-
corde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je
vous désirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le
tout, je vous prie; bon, voilà qui est bien,

C

alte là maintenant , je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous permettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moy itou ; Mais , M. le Chevalier , où est mon compliment à moy qui suis le docteur de la maison ?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison , je l'oublois , eh bien va je te trouve bouffon ; vante-toi de ma bienveillance , je t'en honore , & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *sire à part Madame*
Damis pour lui dire ce qui suit.

Cousine , sentez-vous mon projet : Cette canaille a cent mille francs , vous êtes veuve , je suis garçon , voici un fils , voilà une fille , vous n'êtes pas riche , mes finances sont modestes , les legitimes de la Garonne : Vous les connoissez ; proposons d'épouser , ce sont des Villageois : mais qu'est-ce que cela fait ? regardons le tout comme une intrigue pastorale ? le mariage sera la fin d'une Eglogue. Il est vrai que vous êtes noble ; moy je le suis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes é-

toient pasteurs : prenez donc le pastoreau ;
 & moi la pastourelle. Ils ont cinquante
 mille francs chacun , cousine , cela fait de
 belles houlettes. En voulez - vous votre
 part ? He donc , Colin est jeune , & sa
 jeunesse ne vous méliera pas.

Madame DAMIS.

Chevalier , l'idée me paroît assez sen-
 sée ; mais la démarche est humiliante.

LE CHEVALIER.

Cousine , sçavez-vous souvent dequoi
 vit l'orgueil de la Noblesse ? de ces petites
 hontes qui vous arrestent. La belle gloire !
 C'est la raison cadecis ; ainsi j'acheve. (*à*
Blaise & à sa Femme) Monsieur & Mada-
 me Blaise, si ces aimables enfans vouloient
 se promener un petit tour à l'écart , je vous
 ouvrerois une pensée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola , Précepteur , boutez de la marge
 entre nous , convarsez à dix pas. (*Les en-*
fans se retirent après avoir salué la com-
pagnie qui les saluë aussi.)





S C E N E V.

LE CHEVALIER , Madame DAMIS ,
BLAISE CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

R Evenons à nos moutons ; vous sçavez qui je suis , vous me connoissez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oüy , vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems là.

LE CHEVALIER.

Oh des sottises j'en ai fait dans ma vie tant & plus ; oublions celle-là : Vous sçavez donc qui je suis , le cousin Damis avoit épousé la cousine , j'ai l'honneur d'être Gentilhomme , estimé , personne n'en doute , je suis dans les troupes , je ferai mon chemin sans tarder , & rapidement , cela s'enfuit. Je n'ai qu'un aîné , le Baron de Lydas , un Seigneur languissant , un Cazanie incommodé du poulmon , il faut qu'il meure , & point de lignée , j'aurai son bien , cela est net. D'un autre côté voilà Madame

Damis , veuve de qualité , jeune & charmante , ses facultez vous les sçavez , bonne Seigneurie , grand Château , ancien comme le tems , un peu délabré , mais on le mafonne. Or elle vient de jeter sur M. Colin un regard que si le défunt en avoit vû la friponnerie . je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur ; ce regard , vous l'entendez camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'est une petite face aussi-bient rouffée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes , & la cousine rougit.

Madame DAMIS.

En vérité , Chevalier , vous êtes un indiscret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas de mal à ça , Madame , ça est grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh pour ça faut avoüer que Colin est biau , nen dit par tout qu'il me ressemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau , je vous soutiens plus belle.

BLAISE.

Oüy oüy , Madame est prou gentille ;

C ij

30 L'HERITIER DE VILLAGE,
mais je ne voyons rien de ça moy ; car ce
n'est que ma femme ; poursuivez .

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc que Madame a regardé M. Colin , qu'elle le parcouroit en le regardant , & sembloit dire : Que n'êtes-vous à moy , le petit homme ! Que vous seriez bien mon fait , là-dessus je me suis mis à regarder Mademoiselle Colette , la Demoiselle en même tems a tourné les yeux dessus moy ; tourner les yeux dessus quelqu'un , rien n'est plus simple , ce semble ; cependant du tournement d'yeux dont je parle , de la beauté dont ils étoient , de ses charmes & de sa douceur , de l'émotion que j'ai senti ; ne m'en demandez point de nouvelles , voyez vous , l'expression me manque , je n'y comprends rien : Est-ce votre fille , est-ce l'amour qui m'a regardé , je n'en sçai rien , ce sera ce que l'on voudra , je parle d'un prodige , je l'ai vu , j'en ai fait l'épreuve , & n'en rechaperai point. Voilà toute la connoissance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça est merveilleux ; mais voyez donc cette petite masque ?

CLAUDINE.

Ah , M. Blaise , allo à deux premiers bien malins.

Que faire à ça, se font les miars tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux sont un grand avantage.
LE CHEVALIER.

Oüy, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me ferois bien passé que M. Blaise eût donné copie des siens à sa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quasi regret d'avoir comme ça baillé note mine à nos enfans, pisque ça vous tracasse.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites est touchant; mais il est un moyen.

CLAUDINE.

Lequel?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me sortiroit d'embaras par exemple, & moyennant le nom de Bru la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis que nous les guarissions?

LE CHEVALIER.

Bellemere, ne bronchez pas, Je me retiens pour votre fille; ne-rebutez pas les

C üij

32 L'HERITIER DE VILLAGE
descendants que je vous offre , prenez place
dans l'Histoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaisir ! Oh bian je nous accor-
dons à tout , pourveu que Madame n'aïlle
pas dire que ce mariage n'est pas de niviau
avec elle.

BLAISE.

Oh morguene tout va de plain pied ici,
il n'y a ni à monter ni à descendre , voyez-
vous.

LE CHEVALIER.

Cousine , répondez , faites voir la mo-
destie de vos sentimens.

MADAME DAMIS.

Puisque vous avez découvert ce que je
pensois , je n'en ferai plus de mystere , je
souscrit à tout ce que vous ferez , on sera
content de mes manieres , je suis née sim-
ple & sans fierté , & votre fils m'a plú ,
voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Repartez , beau-pere,

BLAISE.

Touchez-là , mon gendre , allons ma ' ru ,
ça vaut fait , j'acheterons de la Noblesse ,
alle sera toute neuve , alle en durera pu-
long tems , & soutiendra la vostre qui est
un peu usée. Pour ce qui est d'en cas d'i-
present , allez prendre un doigt de colla-

tion, Madame Claudine, menez-les boire chez nous, & dites à toute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avartir les violoneus, car je veux de la joye.

Le Chevalier donne la main aux Dames après avoir salué Blaise.



SCENE VI.

BLAISE se promene en se carrant.

Parlons un peu seul ; car à cette heure que je fis du biau monde, faut avoir de grandes reflexions à cause de mes grandes affaires. Allons, rêvons donc tout en nous promenant. (*Il rêve.*) Un pere de famille a bian du souci ; & c'est une mauvaise graine que des enfans : Drès que ça est grand, ça veut rarer de la nôce, stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui clochont toujours, des laquais qui grugeont tout, & sans ce tintamarre-là, on ne sçauroit vivre. Les petites gens sont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume ; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point, ça soutient un menage. Stapendant il m'est avis que je faisons un

34 L'HERITIER DE VILLAGE.
messier de feus , nous autres honnêtes
gens Mais velà noute Fiscal qui vian,
je li devons de l'argent ; mais il ny a rian à
faire , je sçavons mon devoir.



SCENE VIL

LE FISCAL , BLAISE ;

LE FISCAL.

Bonjour , Maistre Blaise.

BLAISE.

Serviteur , noute Fiscal , Mais appelez-
moy Monsieur Blaise ; ça m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah ! j'entends ; votre fortune a
haussé vos qualtez. Soit , M. Blaise , je me
réjoûis de votre aventure , vos enfans vien-
nent de me l'apprendre , je vous en fais
compliment , & vous prie en même tems
de me donner les cinquante francs que vous
me devez depuis un mois.

BLAISE.

Ca est vrai , je reconnois la dette , mais
je ne sçaurois la payer , ça me seroit re-
proché.

COMEDIE. 35
LE FISCAL.

Comment vous ne sçauriez me payer ?
Pourquoi ?

BLAISE.

Parce que ça n'est pas digne d'une par-
sonne de ma competence ; ça me tourne-
roit à confusion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confusion ? Ne vous
ai-je pas donné mon argent ?

BLAISE.

Eh bian ouï, je ne vay pas à l'encon-
tre ; vous me l'avez baillé , je l'ons reçû,
je vous le dois , je vous ai baillé mon écrit,
vous n'avez qu'à le garder : venez de jour
à autre me demander votre deub , je ne
l'empêche point , je vous remettrons , &
pis-vous revianrez , & pis je vous remet-
trons , & par ainsi de remise en remise le
rent se passera honnêtement. Velà comme
ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous moquez de
moy ?

BLAISE.

Mais morgué , boutez-vous à ma place.
Voulez-vous que je me perde de réputa-
tion pour cinquante chetifs francs ? ça vaut-
il la peine de passer pour un je ne scay
qui en payant ? Pargué encore faut-il acou-

36 L'HERITIER DE VILLAGES
ter la raison. Si ça se pouvoit sans to'ner
au préjudice de mon état, je le serions de
bon cœur, j'ons de l'argent, tenez, en
v.li. Il m'est bian permis d'en bailler en
emprunt, ça se pratique ; mais en paye-
ment, ça ne se peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh, voici mon affaire. Il vous est
permis d'en prêter, dites-vous ?

BLAISE.

Oh tout-à-fait permis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilège est noble, &
d'ailleurs il vous convient mieax qu'à un
autre ; car j'ai toujours remarqué que vous
êtes naturellement généreux.

BLAISE *riant & se rengorgeant.*

Eh eh, ouïy, pas mal, vous tornés bian
ça. Faut nous cajoller nous autres gros
Messieurs, j'avons en effet de grand mé-
rites, & des mérites bian commodes ; car
ça ne nous coûte rien ; on nous les baille,
& pis je les avons sans les montrer ; vela
toute la carimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurés beaucoup de
ces vertus-là, M. Blaise.

BLAISE *lui donnant un petit coup
sur l'épaule.*

C'a est vrai, M. le Fiscal, ça est vrai.

Mais morgué vous me plaîsés.

LE FISCAL.

Biende l'honneur à moy,

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fais da, je voulons que vous nous en parliez ; faut-il pas que je vous amusions.

LE FISCAL.

Comme vous voudrez, je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaine d'années.

LE FISCAL.

Bon bon, - dans cent ans ; laissons cela : Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, laquelle est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiscal, je sis ravi de vous servir, prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête homme, voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

38 L'HERETIER DE VILLAGE
BLAISE.

Vous vela payé , Fiscal , jarnigué ça est
bian malhonnête à vous ; morgué ce n'est
pas comme ça qu'on triche l'honneur des
gens de ma sorte ; c'est un affront.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah, ah , l'original homme ! avec ses
mérites qui ne lui coûteront rien.



SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES
ENFANS.

BLAISE.

P Ar la sanguienne il m'a vilainement
attrapé-là ; mais je li revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi.

BLAISE.

Ti me plaît que vous bailliez une petite
leçon de bonne maniere à nos enfans ,
dressez-les un petit brin selon leur qualité,
à celle fin qu'ils puissent tantôt batifoler à
la grandeur , suivant les balivarnes du biau
monde ; vous ferez bian ça ?

COMEDIE. 35

ARLEQUIN.

Eh qu'oüy, j'ai siffié plus de vingt li-
nottes en ma vie, & vos enfans auront
bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la
compagnie?

ARLEQUIN.

Dites Monsieur, & non papa.

COLIN.

Monsieur, est-ce que ce n'est pas mon
pere.

BLAISE.

N'iamporte, petit garçon, faites ce
qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa, dis-je, Monsieur, irons-
je....

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira
auparavant, & pis venez, quand vous sçau-
rez la politesse; car je vous marie tous
deux, voyez-vous.

COLIN.

Oh oh, vela qui est bon, j'aime le ma-
riage moy, & je serai l'homme de qui ?

BLAISE,

De Madame Damis.

COLIN *en se frottant les mains*
Tangué que j'allons rire.

40 L'HERITIER DE VILLAGE
ARLEQUIN.

Ce transport est bon , je l'approuve ;
mais le geste n'en vaut rien , je le casse.

COLETTE à Arlequin.

Et moy , mon bon M. qui est-ce qui me
prend?

BLAISE.

M. le Chevalier.

COLETTE

Eh bian tant mieux , je serai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toujours devant commencer la
leçon , & faites vîres.

ARLEQUIN.

Allons , étudions.



SCENE IX.

ARLEQUIN. COLETTE

ARLEQUIN.

Laissez-moi me recueillir un moment.
(à part) Qu'est-ce que je leur dirai ,
je n'en sçai rien ; car du beau monde je
n'en ai vû que dans les rues en passant ,
voilà tout le monde que je sçai. N'importe ,
te ,

te, je me souviens d'avoir vû faire l'amour, j'entendis quelques paroles , en voilà assez.
(tous deux) Ah ça approchez ; comme ainsi soit qu'il n'est rien de si beau que les similitudes, commençons doctement par-là. Prenez , Monsieur Colin , que vous êtes l'amant de Mademoiselle Colette , parlez-lui d'amour & elle vous répondra ; voyons.

COLIN *saut de joye.*

Parlez donc , Mademoiselle , vous vcla donc ?

COLETTE.

Oùy , Monsieur , me voilà. De quoi s'agit-il.

COLIN.

Il s'agit , Mademoiselle , qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles , Monsieur.

COLIN.

C'est que la biauté de votre parsonne , car il ne faut pas tant de priambule , & c'est ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'est-ce qu'ou dites à ça ?

COLETTE.

Jc dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra ; mais que voute discours me hausse la couleur , parce que je n'avons pas la coutume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant,

D.

42 L'HERITIÈRE DE VILLAGE
ARLEQUIN.

Ah ! cela va couci concé.

COLIN.

C'est vrai, Mademoiselle, mais vous serez pûs accoutumée à la seconde fois qu'à la première, & de fois en fois vous y accoutumerez, tout-à-fait. (à Arlequin) Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les dernières lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oüy, il m'est avis qu'il a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hatif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme, mais ça n'empêchera pas que je ne sois votre homme.

COLETTE.

Eh bian le vla ancor embarbouillé. dans les époufailles.

COLIN.

Morgué c'est que cette nôce est fiancée, & mon esprit va toujours trotter enver elle.

ARLEQUIN.

Vous a vez le goût d'une épaisseur. . . :

COMEDIE. 43
COLIN.

Bon bon , laissez tout cela, tenez , jo
m'en vas je n'aime pas à être à l'école ,
je parlerai à l'avanture , laissez venir Ma-
dame Damis , pis qu'elle est veuve , elle
me fera mieux ma leçon que vous ; adieu ,
Mijaurée , je vous salue , noute Magi-
ster.



SCENE X.

ARLEQUIN ET COLLETTE.

ARLEQUIN *à part.*

V Ela une éducation qui m'a coûté bien
de la peine ; achevons la vôtre , Ma-
demoiselle. Premièrement je croi qu'il a
raison quand il vous appelle une mijau-
rée.

COLLETTE.

Eh pardi il n'y a qu'à dire , je serai pûs
hardie ; car je me retians à cette heure-ci ,
tenez ce n'étoit que mon frere qui m'en
contoit , dame ça n'afriole pas. Mais M. le
Chevalier , c'est une autre histoire ; sa mine
D ij

44 L'HERITIER DE VILLAGE
me plaît, vous varrez, vous varrez comme
ça demeine le cœur. Voulez-vous que j'
luy dise, que je l'aime, ça me fera biau-
coup de plaisir.

ARLEQUIN.

Prrr... comme elle y va, tout le sang
de la famille court la poste, patience, mon
écoliere, je vous disois donc quelque cho-
se, où en étions-nous?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juste, & je conclusois... mais
je ne conclus plus rien, j'ajouterai seule-
ment ce qui s'ensuit. Quand les reverences
seront faites, vous aurez une certaine mo-
destie qui sera relevée d'une certaine co-
quetterie...

COLETTE.

Je bouterai une pincée de chaque sorte,
n'est-ce pas?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous serez... timide.

COLETTE.

Helas! Pourquoi?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah j'entends! je bouterai de ça qui ne
dit rien & qui n'en pense pas moins.

ARLEQUIN à part.

L'aimable enfant, elle entend ce que je lui dis. & moi je n'y comprend rien. (*tous haut*) Le Chevalier continuera; d'abord il ne sera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le verrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toujours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne esperance, & je pardonnerai mon cœur à proportion que j'aurai le sien.

ARLEQUIN.

Ma foy vous y êtes.

COLETTE.

Oh laissez-moi faire, je sçaurai bien petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans! Mademoiselle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moy je vous remercie de votre humilité, ce li ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable! qu'on a de

46 L'HERITIER DE VILLAGE
plaisir à vous contempler, ajoutera-t-il en
panchant la tête. Qu'il seroit heureux de
vous plaire, & qu'un cœur qui vous adore
goûteroit d'admirables felicités ! ah, ma
chere Demoiselle, quel tas de charmes !
que d'appas ! que d'agrémens ! votre per-
sonne en fourmille, ils ne savent où se
mettre ; souriez mignardement là- dessus.
(*Colette sourit*) Ah ; ma Déesse ! puis-je
espérer que vous aurez pour agreable la ten-
dresse de votre amant ? Regardez-moi hon-
teusement du coin de l'œil à présent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme ça ?

ARLEQUIN.

Bon, ah qu'est-ce que c'est cela ? vous me
lorgnés d'une maniere qui me transporte.
Est-ce que vous m'aimeriez ? répondez.
Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Sou-
pirez à présent.

COLETTE.

Bien fort ?

ARLEQUIN.

Non, d'un soupir étouffé.

COLETTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh après ce soupir-là il deviendra fou ;
il ne dira plus que des extravagances,
quand vous verrez cela, vous vous rez :

drez, vous lui direz je vous aime.

COLETTE.

Tenez tenez, le vela qui vian, je parie qu'il va me faire repasser ma leçon. Dame je sçai où il faut me rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride sur le cou. (*à part*) Ouf, je croi que mon cœur a crû que je parlois serieusement.



SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE,
ARLEQUIN.

LE CHEVALIER. *à Arlequin*

M On ami, tu fais ici la pluye & le beau temps, fais durer le dernier, je t'en prie, je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau temps du monde. (*il se retire.*)





S C E N E XII.

LE CHEVALIER, COLETTE

LE CHEVALIER.

J'AI quitté la compagnie, je n'ai pu ;
Mademoiselle, résister à l'envie de vous
voir, j'ai perdu mon cœur, une charmante
personne me l'a pris, cela m'inquiète, &
je viens lui demander ce qu'elle en veut
faire. N'êtes-vous pas la receleuse, don-
nez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a perdu son cœur, nous ne
baraillerons pas long-tems. (*haut*) Mon-
sieur, pour ce qui est de votre cœur je ne
l'avons pas vû, si vous me disiez la per-
sonne qui l'a prins, on verraît ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez donc pas ?

COLETTE *faisant la reverence.*Non, Monsieur, je n'avons pas cet hon-
neur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas ? Eh cadedis,
je vous prend sur le fait, vous portez les
yeux

yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir le malicieux. (*haut*)
Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je
porte, je n'empruntions ceux-là de parson-
ne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voyez vous jamais
dans le cristal de vos Fontaines.

COLETTE.

Oh si fait, queuque fois en passant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qui voyez vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas ! il sera bien-tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis.

COLETTE.

Dame ce qui est fait est fait. Votre
cœur est venu à moi, je ne l'y dirai pas
de s'en aller, & on ne rend pas cela de
la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre ! quand vous avez tiré
dessus, quand vous l'avez incendié, qu'il
se portoit bien, & que vous l'avez fair

E

50 L'HERITIER DE VILLAGE
m. lade ? non ma route belle , je ne veux
point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça ! comment fe-
rai-je donc ?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point , sans crier au
meurtre , je trouve un expedient , vous
m'avez maltraité le cœur , faites les frais
de sa guérison , j'attendrai , je suis ac-
commodant , le vôtre me servira de nan-
tissement , je m'en contente.

COLETTE.

Oüi-da , vous êtes bian fin , si vous
l'aviez une fois vous le garderiez peut
être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois ; vous sentez donc
cela mignonne ? une légion de cœurs si je
vous les donnois , ne payeroient pas cette
expression affectueuse ; mais achevez , vous
êtes naïve , développez-vous sans façon ,
dites le vrai vous m'aimez ?

COLETTE.

Oh ça se peut bian ; mais il n'est pas
encore tems de le dire .

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces
paroles , je les savoure , elles fondent
comme le miel ; mais donc quand sera-t'il

tems de tout dire.

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde ça pour quand je vous verrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vite car il me prend.

COLETTE.

Oh je ne le veux pas lors, retournons où étions. Vous me demandez mon cœur; mais il est tout neuf & le vôtre a peut-être farvi.

LE CHEVALIER.

Le mien pouponne, sçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne, on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc perdu son nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépoüillé de tout, je le renonce, & je plaide à présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne fais pas plaider, vous varrez que je pardray cette cause là.

LE CHEVALIER. *la regarde.*

Gageons ma poule que l'affaire est faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder.

E ij

52 L'HERITIER DE VILLAGE
der tendrement. (*Elle le regarde.*)
LE CHEVALIER.

Je vous entends mon ame , ce regard là
décide , je triomphe , je suis vainqueur ;
mais faites doucement la victoire m'étour-
dit , je m'égare , la tête me tourne , ména-
gez-moi je vous prie.

COLETTE à part.

Veta qui est fait , il est fou , ça doit me
gagner , faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le Papa vous donne à moi , signez
paraphez la donation , dites que je vous
plais.

COLETTE.

Oh pour ça ouï vous me plaisez , ni a
que faire de pararaffe à ça.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre ;
mais voici Madame Damis & le Beau-
frere , nos affaires sont faites , ils viennent
convenir des leurs. (*recirots nous.*)

Collette fort.





SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE
CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J Usqu'au revoir. M. Colin, vous aime-
r'on ?

COLIN.

Je sommes ici pour voir ça.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.



SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

T Achons de bien dire. (*haut*) Mada-
me, il est vrai que l'honneur de voir
votre biauté est une chose si admirable,
E ij

54 L'HERITIER DE VILLAGE

que par raport à noute mariage , dont ce que j'en dis n'est pas que j'en parle , car mon amitié dont je ne dis mot ; mais . . . morgué tenéz je m'embardoüille dans mon compliment , parlons à la franquette , il n'y a que les mots qui faisons les paroles , j'allons être mariez ensemble , ça me réjoiüt , ça vous rend-il gaillarde ?

Madame DAMIS-riant.

Il parle un assez mauvais langage , mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne savons pas l'ostographe ; mais morgué je sommes tout à-fait drole , quand je ris c'est de bon cœur , quand je chante c'est pis qu'un marlo , & de chansons j'en savons plein un boissiau ; c'est toujours moi qui mène le branle , & pis je saute comme un cabry & boute & t'en auras , toujours le pied en l'air , n'y a que moi qui tiant , hors Maturaine da , qui est aussi une sauteuse , haute comme une parche. La connoissez-vous , c'est une bonne criature & moi aussi , tenez je prend le tems comme il vient & l'argent pour ce qu'il vaut ? Parlons de vous. Je fis riche ous êtes belle , je vous aime bien , tout ça rime ensemble , comment me trouvez vous ?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éduca-

tion , Colin.

COLIN.

Morgué l'appetit ne me manque pas toujours , c'est le principal , & pis cette éducation à quoi ça sert-il ! est-ce qu'on en aime mieux , je gage que non. Marions nous vous en varrez la preuve , vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez ; mais écoutez Colin , il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai , j'ai de l'éducation moi , & je vous mettrai au fait de bien des choses.

COLIN.

Bian entendu ; mais avec la permission de votre éducation , dites moi , suis-je pas aimable !

Madame DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez , c'est comme qui diroit beaucoup , mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche , baillez moi votre main que je la baise , ça vous mettra pu en train. *(Il lui baise la main.)*

Madame DAMIS.

Doucement Colin , vous passez les bornes de la bienveillance.

E iij

56 L'HERITIER DE VILLAGE,
COLIN.

Dame je vas mon train moi fans prendre garde aux bornes ; mais morgué dites moi de la douceur.

Madame D A M I S.

Ça ne se doit pas.

COLIN.

Eh bian ça se prête & je fis bon pour vous rendre.

Madame D A M I S.

En verité l'anour est un grand maître, il a déjà rendu ses simplicitéz agréables.

COLIN.

Bon vesa une belle bagatelle voirementz vous en varrez bian d'autres.



S C E N E X V.

CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN
LE CHEVALIER, COLETTE,
COLIN.

(on entend les Violons.)

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien mes amis, êtes vous tous d'accord ?

COMEDIE. 57
COLIN.

Alle me trouve gaillard , & alle dit qu'alle est bian contante ; mais vela des Violonneux.

BLAISE.

Oüi c'est une petite pollitesse que je faisons à ma Bru , comme un reste de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat ! Sandis c'est le repos de Pamour honnête , ou se tient le Notaire !

BLAISE.

Il va venir divartissons nous en l'attendant (allons Violons courage.)

(La Fête se fait, & dans le milieu de la Fête on apporte une Lettre à Blaise qui dit.) Eh vela le Clerc de noute Procureux ; Qu'est-ce M. Griffet ? qu'y a t'il de nouviau ?

GRIFFET.

Lisez Monsieur.

BLAISE.

Tenez mon gendre dites moi l'écriture.

LE CHEVALIER.

J'ai crü devoir vous avertir que M. Rapin fir hier banqueroute , & que l'état dans lequel il laisse ses affaires fait juger qu'il passe en Pays Etranger , il doit à plusieurs personnes & ne laisse pas un sol , j'ai pris toutes les mesures convenables en

58. L'HERITIER DE VILLAGE
pareil cas , j'y suis intéressé moi-même ;
mais je ne vois nulle esperance , rendez
moi cependant ce que vous voulez que je
fasse , j'atends votre réponse , & suis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre dit*
à Blaise.

Blaise mon amy , il ne me reste plus
qu'à vous répéter ce que le Procureur a
mis au bas de sa missive (*en lui rendant*
la Lettre.) Et suis , car les articles de
notre Contrat sont passez en Pays Etran-
gers , actuellement ils courent la poste.
Adieu Colette je vous quitte avec dou-
leur !

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit
bailler tout un régiment de cœurs.

LE CHEVALIER.

Le régiment , le Banqueroutier le réfor-
me , il emporte la Caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'est pas grand dommage ,
mauvaise milice que tout cela , qui ne vaut
pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends Faquin.

Madame DAMIS.

Allons Mr le Chevalier , donnez-moi la
main , retirons nous , car il se fait tard.

COMEDIE.

59

ARLEQUIN.

Bon soir la Cousine , adieu le Cousin ,
mes complimens à vos ayeux , à cause du
bon sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardy c'est une accordée de perduë , tu
me quitte , je te quitte , & vive la joye.
Dançons papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise vous m'avez pris sur le pied
de cent écus par an , il y a un jour que je
suis ici , calculons payez & je parts.

BLAISE.

Femme à quoi pense-tu ?

CLAUDINE.

Je pense que vela bian des Equipages
de churs , & des casaques de reste.

BLAISE.

Et moi je pense qu'il y a encore du Vin
dans le pot & que j'alons le boire , allons
enfans , marchez , (à Arlequin.) venez
boire itou vous , bon voyage après , &
pis adieu le biau monde.

Fin de la Comedie.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *l'Heritier de Village*, Comedie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars 1727.

BLANCHARD.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien aimé NOEL PISSOT Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre, *le Prince travesti, l'Heritier du Village, Annibal, le Dénouement interrompu* : Offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des présentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à la dite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel ; & de le vendre, faire vendre &

debiter par tout notre Royaume pendant les
tems de trois années consecutives à compter
du jour de la date desdites présentes. Faisons
défenses à tous Libraires, Imprimeurs & au-
tres personnes de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance,
à la charge que ces présentes seront enregis-
trées tout au long sur le Registre de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
dans trois mois de la date d'icelles; que l'im-
pression de ce Livre sera faite dans notre Royau-
me & non ailleurs, & que l'impetrant se confor-
mera en tout aux Règlemens de la Librairie,
& notamment à celui du dixième Avril 1735.
& qu'avant que de l'exposer en vente, le ma-
nuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à
l'impression dud. Livre, sera remis dans le même
état où l'Approbation y aura été donnée es
mains de notre très-cher & feal Chevalier Gar-
de des Sceaux de France le Sieur Fleuriau
d'Armenonville Commandeur de nos Ordres;
& qu'il en sera ensuite remis deux Exemplai-
res dans notre Bibliothèque publique, un dans
celle de notre Château du Louvre, un dans
celle de notre très-cher & feal Chevalier
Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau
d'Armenonville Commandeur de nos Ordres;
le tout à peine de nullité des présentes; du con-
tenu desquels vous mandons & enjoignons
de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans causes
pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il
leur soit fait aucun trouble ou empêchement.
Voulons qu'à la copie desdites présentes qui
sera imprimée tout au long au commencement
ou à la fin dudit Livre foy soit ajoutée comme

à l'original. Commandons au premier notre
Huissier, ou Sergent de faire pour l'exécution
d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans
demander autre permission, & nonobstant cla-
meur de Haro, Chartre Normande, & Let-
tres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir.
DONNE à Paris ce huitième jour du mois de
May l'an de grace mil sept cens vingt-sept,
& de notre Règne le douzième. Par le Roy
en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 642. fol.
516. conformément aux anciens Règlemens confirmés
par celui du 18. Février 1723. A Paris le neuf
May mil sept-cens-vingt-sept.*

BRUNET, Syndic.